

**Zeitschrift:** Domaine public  
**Herausgeber:** Domaine public  
**Band:** - (1971)  
**Heft:** 145

**Artikel:** Jean Vuilleumier : le Rideau noir  
**Autor:** Godel, Vahé  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1028159>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 29.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

leur vie est un cauchemar. Et pour cela on ne peut se contenter des procédés traditionnels de l'écriture réaliste fondée sur la logique et la raison.

— *En passant du poème au récit, ton choix s'est radicalisé. Tu n'enseignes plus. Les servitudes de l'écriture sont plus grandes. Tu as atteint un point de non retour. Comment l'apparaît ta nouvelle condition ?*

— Il faut s'infliger à soi-même son propre plan de travail. Est-ce un avantage ? L'homme n'est pas fait pour le travail, il est fait pour le jeu. L'homme travaille parce qu'il ne sait ou ne peut plus jouer. Tous jours jouer.

— *Le travail est la sublimation du jeu.*

— C'est bien triste, surtout si on ne le considère pas comme la valeur suprême.

— *Mais, pour toi, écrire, est-ce jouer ou travailler ?*

— C'est à la fois l'un et l'autre. Quand on jette des émotions les unes contre les autres, qu'on jongle avec des situations ou des personnages, qu'on échafaude une construction romanesque, on joue. Mais quand il s'agit d'ordonner tout cela, on bosse. D'autre part, cette activité qui emprunte ses matériaux pour les transmuter dans l'imaginaire, fait de l'écrivain un schizophrène. C'est donc un métier dangereux qu'il convient de n'exercer qu'après avoir administré la preuve de son incapacité ailleurs.

— *« Le Chêne brûlé » nous a appris que Gaston-enfant n'a pas eu son comptant d'amour-sécurité. Aux limites de la frustration que tu as ressentie, peut-être non seulement dans tes rapports avec ta mère mais plus tard, au collège, dans un milieu étranger au tien, après des moments d'agressivité, est venu le repli sur soi, une rupture de combat et... le développement compensatoire de ton imagination solitaire : Gaston-poète...*

— Je souscris à ce diagnostic. La vocation de l'imaginaire est la seule qui soit ouverte à l'individu auquel la voie du réel a été fermée ou plutôt ce personnage retrouve le réel par un chemin détourné. Freud l'a dit avant moi.

— *Tu veux user et abuser de l'imagination lyrique et tu es condamné à reprendre contact avec la réalité objective. En soulignant ce passage périlleux pour toi, sans doute, je n'instruis pas ton procès. La sensibilité exacerbée est aussi source de découverte de ces réalités qu'un être dit normal ne perçoit souvent que difficilement. Il faut de tout pour comprendre un monde.*

— J'amorce une conversion du subjectif à l'objectif. C'est particulièrement sensible dans un roman que je viens de terminer où, tirant parti de mes avatars d'ancien pédagogue, dans une fiction — le héros, s'il me ressemble n'est pas moi, loin s'en faut — je m'efforce de cerner les contours de l'idéologie bourgeoise telle qu'elle se manifeste à l'école. Je passerai ensuite à la prospection de contenus sociaux qui me sont étrangers notamment des aspects de la condition ouvrière.

— *Sous la forme du pamphlet dans « Promotion Staline » et du conte philosophique dans « Mister Man », tu remets en question la société hiérarchisée qu'elle soit de type capitaliste ou bureaucratique...*

— Alors même que les éléments qui se signalent par une conscience critique se recrutent essentiellement, pour ce qui est des Suisses, dans ce qu'on appelait autrefois la petite bourgeoisie, les métiers universitaires. Pour l'instant, la contestation de l'ordre établi ne se fait pas par la classe ouvrière autochtone.

— *Pour quelles raisons ?*

— Bien sûr, on peut en faire retomber la responsabilité sur le mouvement ouvrier organisé. Mais les producteurs ont les syndicats et les partis qu'ils méritent. Les travailleurs de l'industrie se contentent de revendications marginales, d'ordre purement salarial. Ils se situent sur le seul plan de la consommation. Il faut comprendre cette attitude même si on la désapprouve ; c'est celle de gens qui, il y a vingt

ou trente ans, connaissaient la faim et le froid. C'est la première génération qui bouffe à satiété et qui ne craint pas que le toit de la maison s'effondre sur elle. Mais, ces besoins prioritaires contentés, surgit la demande de satisfaction de tous les autres. C'est là l'origine de la distance politique et morale qui sépare les gens d'âge mûr de la jeunesse.

— *La société hiérarchisée, c'est aussi la religion à l'égard de laquelle ton attitude reste ambiguë.*

— Je suis un anticlérical déterminé puisque toute hiérarchie me paraît la perversion suprême. Il ne s'ensuit pas que je nie la transcendance. S'il existe, mais je l'ignore, Dieu ne saurait se confondre avec l'image grotesque que donnent de lui le conseil synodal ou l'évêché. Le clergé exerce une fonction de conservation sociale et de répression morale. Mais il ne suffit pas de ne pas croire en Dieu pour être athée. A quoi bon liquider le Créateur pour garder pieusement ses substituts qui, seuls, nous briment : le chef charismatique, le père omnipotent, le capitaine d'industrie, le ministre, le général. Je m'avoue volontiers chrétien d'extrême-gauche. En tant que tel, je n'ai pas beaucoup de frères en la foi.

— *J'entends ton rire sonore, à toi qui sais si bien aller trop loin. J'ai envie d'intituler cet entretien : « Les mémoires d'espoir de Gaston Cherpillod ». L'espoir étant le passage progressif à une sensibilité contrôlée qui seule te permettra de donner toute ta mesure. La référence à de Gaulle est sans doute négative : ses derniers mémoires ne sont-ils pas plutôt des mémoires de désespoir, lui qui a vu tant de rêves s'écrouler.*

— Je ratifie le choix. De Gaulle avait du génie. Je ne parlerai pas du mien. Il est plus délicat de le percevoir en art qu'en politique. Le général était un grand homme, c'est-à-dire un mégalomane. Je suis un gros garçon vorace. Ce n'est pas tout à fait pareil. S'il m'arrive de donner dans le travers qu'il lustrait le défunt, il s'agit d'une mégalomanie jouée et non ressentie. Je ne règne pas. De Gaulle se privilégie ; ce n'est pas mon cas. Je ne tiens pas à régir fût-ce idéalement mes semblables. Ce que j'aimerais en étalant mes excès, en me manifestant dans l'impudeur, c'est les provoquer à une vie plus ample.

C. O.

<sup>1</sup> « Promotion Staline » édité par « La Cité - L'Age d'Homme » et « Mister Man » par « Cedips-Récits ».

Jean Vuilleumier :

## Le Rideau noir

(Coopérative Rencontre, coll. L'Aire, Lausanne, quatrième trimestre 1970)

Nulle rupture, à vrai dire, entre **Le Mal Été**, que Jean Vuilleumier publia en 1968, et son deuxième roman qui vient de paraître sous le titre : **Le Rideau noir**. On retrouve, ici, un regard, un rythme, des pulsations, un climat parfaitement identifiables ; et d'abord une langue, sobre, linéaire, troublante dans la mesure même où elle paraît imperturbable, d'autant plus secrète, d'autant plus ambiguë qu'elle est plus dépouillée. Ici, de nouveau, trois êtres s'affrontent, s'engluent dans le même marécage, rongés, semble-t-il, par le même mal, menacés d'effritement : deux hommes, une femme (André Kasper, le vieux Borca, Françoise Lhoste) ; trois êtres ; trois énigmes. Atmosphère nauséuse, mélange d'angoisse et de dérision, monde voilé, morbide, putrescent, peuplé d'insidieux sortilèges : le quotidien n'y offre nul refuge, et l'on ne cesse d'y pressentir des gouffres. Mais tout ce qui, dans **Le Mal Été**, demeurait relativement virtuel et latent, émerge, bouillonne et prolifère de plus en plus, d'un bout à l'autre du **Rideau noir** : l'ennui ouaté, le vague écœurement est devenu dégoût (au point qu'on songe, par endroits, à **Répulsion** de Polanski...) ; au malaise en demi-teintes, à « la couleur un peu mélancolique du désœuvrement », s'est substituée une angoisse obscure et

térébrante ; la vision douce-amère s'est muée en hallucinations sanglantes et en images viscérales. Et, tandis que **Le Mal Été** s'achevait par la guérison de Lucienne, lavée de ses vomissements et prête à affronter une nouvelle fois la vie, ici, le livre s'ouvre sur l'agonie de Françoise, tombée du dixième étage d'un immeuble au fond d'une cage d'escalier (accident, crime ? suicide ?...)

Il ne s'agit vraiment ni d'une histoire policière, ni d'un roman « social » (encore que l'œil de Vuilleumier, non dénué d'intentions critiques, puisse être, à l'occasion, subtilement dénonciateur... : exploitation scandaleuse des saisonniers, police abjecte, Noël capitalistes, misère clandestine, etc.). **Le Rideau noir** est le récit d'une lente, d'une sournoise érosion, d'un pourrissement irrémédiable. A quoi seule échappe l'écriture : toujours aussi méticuleuse, faussement blanche, d'une rigueur quasi implacable ; écriture égale, lucide, continue (« Le style, c'est la continuité », a écrit Flaubert...).

Nulle rupture, donc entre les deux livres, mais un prolongement, un approfondissement, une exploration de plus en plus périlleuse. Le récit, qui, dans **Le Mal Été**, se réduisait déjà à quelques données élémentaires, s'estompe, en l'occurrence, et tend à se dissoudre, englouti peu à peu, étouffé par les puissances oniriques, par le grouillement des phantasmes. Vuilleumier franchit (nous fait franchir) un invisible seuil, il soulève insensiblement (mine de rien...) « le rideau noir » — derrière lequel brûle et se convulse la jungle cérébrale, l'univers clandestin des êtres et des choses.

La dernière page du **Mal Été** recèle des signes dont la lecture du **Rideau noir** permet, me semble-t-il, de mieux saisir (rétrospectivement) la signification essentielle et en quelque sorte fatale : Ces « mouettes criant dans les cours d'immeubles », cet « appel de sang et de chair pantelante »..., ces « vieillards qui attendent dans les cuisines », ces « poubelles béantes », ce « vélo rouillé »..., tout cela (mélange de compassion et d'horreur, de mystère et d'absurde) annonce et contient en germe le domaine abyssal, délirant, âpre et huileux, que dévoile le nouveau roman de Jean Vuilleumier. Roman, oui, roman « noir », mais à travers lequel — par-delà le « Rideau » ! — on discerne sans cesse le corps saignant, lumineux d'un poème : C'est-à-dire d'une parole, suspendue entre deux gouffres ; surgie du silence et du chaos, elle débouche en effet dans la stupeur et dans la nuit... « Des portes coulissantes en acier gardent l'accès des salles. André arpente le sol, s'arrête chaque fois, désorienté, au croisement d'où rayonnent les couloirs. Le linoléum brille sous les plafonniers, des reflets liquides parcourent le mur. Il déchiffre les inscriptions en grandes lettres noires. Une rumeur circule à travers le réseau, un souffle de pompe... Des lampes rondes, encastrées dans la paroi, s'allument. Signaux muets... » Ainsi commence le texte. Dont voici les dernières lignes : « ... Il progresse centimètre par centimètre, le grain du tapis l'irrite et le blesse. Un autre coup de sonnette, et maintenant on frappe. La sueur l'aveugle. La chambre tourne autour de sa tête. On ébranle la porte à coups de poing. Il continue d'avancer, toute sa volonté tendue, à travers des épaisseurs de brouillard il entend des voix mêlées derrière la porte, une conversation impatiente, sans pouvoir comprendre les paroles. » Qui progresse ainsi ? qui continue d'avancer, douloureusement, « centimètres par centimètre » ?... André, oui, certes. Mais aussi la Parole blessée, le Poème épuisé (épuisant), au seuil de l'éclatement et du néant.

Vahé Godel

## Abonnements

Les avis pour le renouvellement de l'abonnement sont actuellement tous parvenus à leur destinataire. Avez-vous réglé votre abonnement pour 1971 (Suisse Fr. 12.—, étranger Fr. 15.—) ?

Sinon, un oubli est vite réparé : Ccp 10 - 155 27.